

Bien sûr, il y a encore et toujours les bistrots parce que le peintre nourrit une tendresse, jamais démentie, pour ces derniers endroits de convivialité où les êtres échappent, le temps d'un verre, à leur solitude. Il y eut d'abord les hommes, plongés dans d'abyssales réflexions ou engagés dans des conversations où les lieux communs sont érigés en vérité philosophique. Puis les femmes entrèrent et s'installèrent, elles aussi, au comptoir, affichant une belle effronterie et composant de nouveaux groupes dont la liberté de ton a fini par triompher des préjugés. Entrer au bistrot comme l'une des revendications féministes, voilà qui donne à l'artiste matière à nous livrer des toiles réjouissantes aux personnages hauts en couleurs. Elles se prénomment Paulette ou Denise, pas Marie-Aude ou Paule. C'est qu'Alain Ponçon puise son inspiration dans la vie ordinaire. Les scènes qu'il donne à voir nous sont connues et l'héroïsme en est banni ; la « photo de vacances » nous renvoie à des souvenirs personnels et « Vendredi Thalassa » aussi. Il y a dans ce couple assis, l'un contre l'autre, sur un canapé, les yeux fixés sur l'écran de télévision que l'on devine quelque chose de ce qu'il faut bien appeler de la banalité, sauf que là, sous le pinceau démiurge, l'instant devient solennel, ces deux-là sont partis en voyage pour des pays lointains. Laissons les tranquilles.

Il arrive que le cours de l'existence paisible qui habite l'œuvre du peintre soit quelque peu bousculée et en révèle une face plus sombre. À cet égard, deux toiles nous semblent emblématiques. D'abord « la mariée » : longue silhouette qui fuit, tenant à la main un bouquet dérisoire et poursuivie par une meute d'hommes en noir aux figures peu amènes, voire abruties. Auquel d'entre eux l'épousée tente-t-elle d'échapper ? à tous peut-être et on la comprend. Nous reviennent en mémoire de bien terribles histoires où l'on sacrifiait les jeunes filles sur l'autel du mariage pour satisfaire à des intérêts peu avouables. Celle-là sera peut-être sauvée mais l'image demeure terrible et nous murmure que l'amour est ailleurs ... Il y a aussi « Deux hommes, une femme » qui vont par un chemin vers leur destin. Ils portent sur leurs traits quelque chose de définitif, de pire que le mal de vivre, une sorte d'épuisement à tenter d'être, sans rémission possible. C'est la résignation des gens simples. Alors comme un exorcisme à trop de drame, l'artiste retrouve, pour nous l'offrir, le bonheur de peindre des couples amoureux et des mariés heureux, si émouvants dans leur simplicité et leur évidence d'être au monde.

Alain Ponçon ne nous parle que d'humanité, il a emprunté une voie singulière à une époque où l'on se gargarise volontiers de propos abscons sur l'art. Il est le digne héritier d'une tradition picturale qui procure de l'émotion. C'est assez rare pour être souligné. (*Mars 2017 - Exposition à Bazoches-sur-Hoëne du 29 juillet au 12 août 2017*)

Sans nul doute, la peinture d'Alain Ponçon évoque tout ensemble le fauvisme et l'expressionnisme par ses couleurs éclatantes et l'art brut par sa forme. On serait tenté d'égrener des noms d'artistes connus et reconnus à cause de cette manie que l'on a de convoquer les références. Pourtant nous sommes là face à une œuvre singulière peuplée de personnages qui nous regardent de leurs yeux minuscules perdus au fond d'orbites immenses et nous livrent leur cœur avec confiance. Car sous l'apparente simplicité d'anecdotes de la vie de tous les jours, l'artiste nous parle d'angoisse, de solitude mais aussi de tendresse. Il y a quelque chose de tragique dans cette « fin d'année au bistrot » où un couple assis devant son verre semble conjurer la vacuité de l'attente. C'est une fête forcée et dérisoire d'où la joie est exclue. Ces deux là n'ont pas d'amis, pas plus que ces « copains » cravatés qui demeurent irrémédiablement seuls en face de nous ou ces êtres qui ont abandonné leurs rêves sous le chapiteau du « grand cirque ». Pourtant, l'œuvre du peintre connaît aussi de beaux moments de sérénité quand des personnages, des femmes surtout, accompagnées d'un chat jaune, se livrent à de paisibles occupations : l'assemblage d'un puzzle près du sapin de Noël au pied duquel des cadeaux attendent les invités, un couple qui arrose son jardin ou une femme qui berce dans ses bras son petit félin à l'expression douce et enfantine. Nous nous embarquons, avec Alain Ponçon, pour un univers où les hommes nous ressemblent, ils font partie de notre famille et nous éprouvons pour eux de l'empathie, pour leur créateur aussi, lui qui s'est représenté en train de peindre, cloué dans un fauteuil roulant poussé par une femme aux rondeurs troublantes. Sur la toile ne demeure qu'une paire d'yeux interrogateurs comme si le vieil artiste n'avait conservé de son travail que l'essentiel : une question sans réponse. *(Novembre 2012 - Exposition à Briouze du 29 mars au 28 avril 2014)*

Hadad Abraham

Lorsque vous rencontrerez, si vous l'ignorez encore, la peinture d'Abraham Hadad il vous faudra la regarder longtemps, très longtemps peut-être, pour ne rien abîmer d'un univers qui entraîne vers un ailleurs dont on doit s'approcher pas à pas, avec une silencieuse pudeur. Le peintre reçoit, en ami, le visiteur impatient avant de consentir à lui montrer ses toiles et de se livrer à quelques commentaires essentiels dont la brièveté dit assez qu'il n'y a pas de place pour un de ces discours, faire-valoir d'œuvres à la vacuité criante dont la mode s'entiche. Lui, poursuit la voie qu'il s'est tracée il y a longtemps, fidèle à son inspiration tirée de sujets simples. Nous n'avons pas affaire à de quelconques épisodes glorieux ou mythologiques qu'il faudrait apprivoiser avant d'en goûter la saveur. Le peintre offre au spectateur des moments de vie ordinaire dominés par la figure humaine, n'en déplaise aux esprits chagrins et péremptoires qui affirment, qu'en la matière, tout a été dit. C'est en cela qu'il se révèle demiurge, ses personnages sont uniques, reconnaissables entre tous, nés d'un pinceau qui n'appartient qu'à lui, talent suprême qui nous ouvre les portes d'un univers onirique où se meuvent êtres et animaux familiers. Parfois habillés mais plus souvent nus, hommes et femmes se regardent et nous contemplent de leurs grands yeux ronds, surpris, interrogateurs, parfois tendres. Leur nudité n'a rien à voir avec l'érotisme ou la sensualité. Ils sont nus comme l'étaient Adam et Eve avant le péché originel, leur innocence leur tient lieu de parure jusque dans le huis clos amoureux. Leurs corps sont pareils à des monolithes dont la sculpture demeurerait inachevée et les femmes étendues sur des canapés ont des allures de déesses primitives. Si l'on s'approche d'elles on tend malgré soi la main pour caresser leur peau aux nuances subtiles et chaudes. Est-ce là une allusion à la naissance moyen-orientale du peintre ? Lorsque je lui dis combien je trouvais belles ces carnations, il me répondit : « j'espère que c'est la peau de la peinture ». Sans nul doute.

Les personnages d'Abraham Hadad vivent au sein de leur maison, en famille, c'est peut-être pour cela que la nature telle que nous la voyons est absente de son œuvre. Quand il la représente, c'est une étendue verte, sans arbres, qui donne une impression d'infini désertique et nous rappelle que l'artiste commença par l'abstraction dont les réminiscences ponctuent ses toiles comme autant de fidélités à sa jeunesse.

Dans l'atelier, l'horloge s'est arrêtée, on tente de percer le mystère de ce monde intemporel peuplé de regards qui voudraient exprimer ce que la bouche ne dit pas et puis on finit par se rendre, le silence ne sera pas brisé. On aurait pourtant voulu lui demander s'il était de ces silences lourds qui s'installent, jour après jour, entre des êtres devenus incapables de se parler ou si, au contraire, il scellait une entente qui n'aurait plus besoin de mots. A quoi d'ailleurs servirait une réponse ? Il suffit d'être capable d'émerveillement. (*Exposition du 20 Juin au 30 Août 2015 - Château de Carrouges*)

est sculpteur et sa vie confrontation permanente à la matière et à la nature, un combat pacifique qui permet de traverser l'existence les yeux fixés sur l'essentiel : le temps. Il ne s'agit pas là de l'éphémère forcément lié à notre humaine condition mais d'un temps long, celui qui existait avant nous et se poursuivra après notre mort. Le bois et la pierre immémoriaux nous rappellent notre fragilité, c'est vers eux que l'artiste se tourne pour les interroger d'abord, les apprivoiser ensuite et créer des formes nouvelles. Face au granite et au marbre, le défi semble âpre à relever. Ces blocs rudes, enfermés dans leur décourageante dureté, sont comme d'imprenables forteresses dont l'issue du siège demeure incertaine. Ils ne se rendront pas par la force mais par la persuasion. Du dialogue qui se nouera nous ne saurons rien jusqu'au moment où la main du sculpteur libèrera son œuvre.

Dans son journal new-yorkais de 1943, Zadkine écrit à propos de sa sculpture en marbre « La Main » : "Lentement, elle sort de la matière et commence à vivre sa vie solitaire et radiante d'objet solitaire. Il faut que cette sculpture, cet objet, soit libre, comme née sans entrave, en dehors des théories, qu'elle ne sente pas l'étude, l'effort, mais le naturel, cachant, pour l'ignorant, toute l'attention aigüe que le tailleur de pierre emploie afin d'exprimer l'essentiel tout en laissant à fleur la vie de la matière sur laquelle cette attention est gravée..."

Les sculptures de Laurence Bessas Joyeux sont ainsi, libres, elles nous invitent à un voyage où la matière se fait esprit et nous parle de nous. Pierre et bois transformés par l'artiste se dressent devant nous et si nous nous attardons à les caresser nous échappons à toute peur de la disparition. Grottes, cascades, vagues et entrailles de la terre nous offrent la vision d'une certaine éternité, à portée de main celle-là.

Si, par un jour de doute, vous sentez votre humanité prendre le large pour de lointaines contrées, laissez la partir, c'est peut-être qu'elle va rejoindre Olivier de SAGAZAN pour vivre avec lui des moments dont elle sait d'avance qu'elle sortira grandie même si l'épreuve s'avère rude. Ne pas se rendre, jamais, même quand l'homme à genoux a les pieds prisonniers d'une boue qui n'est pas seulement matière. Il devra déployer de douloureux efforts pour retrouver sa condition "*d'homo erectus*" que l'oppression a toujours voulu vaincre, il le faut, pour les autres peut-être, pour lui-même sûrement. Alors commencera un voyage initiatique où le corps, malmené jusqu'à la torture, offrira au regard bouleversé une chair suppliciée comme si le bourreau voulait la faire parler, obtenir un aveu pourtant impossible à formuler. Qui sommes nous dans ce combat, de simples spectateurs ou des êtres trop légers pour affronter la vérité. Si nous acceptons de nous mettre enfin à nu, nous finirons par rejoindre, dans une quête toujours recommencée, notre humanité un temps enfuie, et nous apprendrons aux côtés d'un artiste qui en connaît le prix, à l'appivoiser. Nous y puiserons la force d'avancer en exigeant, sans jamais nous laisser distraire, notre dû : rester debout. (avril 2014)

Il était une fois un homme qui rêvait d'infini et la mer était devenue son royaume, pas celle des contrées latines toute d'azur et encore bruisante des exploits d'antiques héros aux prénoms désormais familiers, non, mais l'Océan inhospitalier, porteur de tous les fantasmes où le diable et la mort décident de nos trop humaines destinées. Il naviguait entre Sein et la terre, franchissant encore et toujours le Raz menaçant à la recherche d'Ys et de sa princesse englouties pour s'être livrées aux plus païens excès. Son bateau le menait là où personne n'accosterait jamais, au royaume de Dahut, de son indécente liberté et de ses danses frénétiques. Alors il se mit à peindre des sarabandes, mêlant en une même déraison plaisir et violence sur des formes sacrées, celles des menhirs qui défient les cieux. Il arrivait parfois, tant ils étaient échauffés, que les corps des danseurs fussent déjà en enfer et la fête devenait damnation. Bientôt l'Océan se refermerait sur la cité de débauche et la princesse se ferait sirène pour continuer à faire rêver les hommes. *(Mars 2003 - Exposition à L'AIGLE)*

Il y eut d'abord la promesse de l'Océan et l'artiste lui sourit sur l'île d'Ouessant, il capta sa lumière, s'empara de son silence. Elle fut l'île Première, initiatrice, celle qui allait l'inviter à partir vers d'autres latitudes. Il s'embarqua, pas comme les marins antiques sur cette mer toujours bleue, douce et un peu facile, non, mais à la façon des découvreurs sur cet Atlantique imprévisible, capable d'embellies sans pareil et de terribles colères et son aventure se fit art. Bois flottés, chiffons, cordage, toile de voile ramassés au gré des escales se mirent à nous raconter une belle histoire : Le Carnaval, à Fort de France, joyeux tumulte dominé par l'embrasement d'un téléviseur à visage humain, nouvelle majesté sacrifiée dans l'exubérance d'une fête qui célèbre la chair, celle qu'il est permis de manger alors, l'autre aussi peut-être. Et puis l'ombre d'Aimé Césaire et les mots qui flamboient comme les fleurs de ces îles généreuses, la rencontre du chantre de la négritude avec André Breton, le «pape» du surréalisme, né en terre ornaise, juste pour que l'artiste se souvienne des hivers d'ici et qu'il se décide au retour. Pour combien de temps? lui, pour qui partir n'est sûrement pas mourir un peu a déjà la tête pleine d'autres rêves océaniques, des rêves que nous lui demandons simplement de partager avec nous de temps en temps lorsqu'il revient au pays. *(Juin 1998 -Palais d'Argentré à Sées)*

GUANSÉ

Telle une offrande à l'astre solaire, une femme s'étire face au jour qui se lève. L'azur qui monte doucement de l'horizon emplira bientôt le ciel. La promesse de cette lumière là est aussi précieuse que celle de l'éternité, plus immédiate aussi. Elle est invitation à jouir de la beauté des choses jusqu'à la nuit tombante qui incendiera ce même corps avant de le livrer aux ténèbres d'où il s'éveillera quand le scarabée sacré remontera des entrailles de la terre le disque d'or. Ainsi vivent les déesses de GUANSE, bercées par un rythme toujours renouvelé qui semble ne jamais devoir les altérer. Et puis il y a les autres, celles dont le regard énigmatique scrute l'avenir, celles là sont des Cassandre qui ont à voir avec notre destin mais nous refusons de les entendre parce qu'elles brisent nos présentes certitudes. Elles sont femmes depuis toujours et répètent la même histoire où rire, bonheur et tourments ne finiront jamais. (*Avril 2001 - Exposition à L'aigle*)

Je ne saurais dire pourquoi, découvrant l'œuvre de GUANSÉ, je l'ai reçu comme une invitation au voyage. Dès lors, ces mots baudelairiens ne m'ont plus quittée et j'ai parcouru avec eux un chemin où j'ai rencontré êtres et paysages qui, ensemble, m'ont fait souvenir du poète. J'ai relu avec un empressement presque coupable *Les Fleurs du Mal*. J'y ai trouvé des femmes aux yeux purs comme des miroirs, des yeux interrogateurs et fascinants faits pour inspirer l'amour, parfois aussi, des corps voluptueux s'offrant à l'incandescence d'un soir couchant ou à la douceur d'une aube naissante. Et puis ces astres, mâle et femelle, lui le soleil parfois si oublieux de sa splendeur qu'il devient comme l'écrit le poète *un bloc rouge et glacé*, elle, la lune si discrète qu'elle éclaire avec une tendresse presque désabusée un visage secret comme les ténèbres aux insondables profondeurs. Il arrive parfois que l'être humain s'absente de la toile pour laisser place à une célébration de la nature où l'or méditerranéen côtoie le froid immaculé d'un hiver boréal nous racontant le bonheur, toujours intact, d'un peintre au regard émerveillé qui nous entraîne avec lui dans un rêve d'où la Beauté n'aurait jamais été bannie, un rêve que son génie rend possible et qu'il nous faut retenir, juste pour que la vie soit plus belle. (*Mars 2000 - Exposition à La ferté-Macé*)

L'homme a déserté la vie ordinaire, celle qui broie et fait rentrer dans le rang, parfois même les plus récalcitrants. Alors il a investi une maison au décor suranné, une de celles que l'on ne rencontre plus qu'au cinéma et qui font naître en nous une irrésistible nostalgie entre bois de lit pour rêves sans panache et salle à manger pour repas obligés. Il demeure là, dans un temps que la vacuité a colonisé. C'est l'attente, après le sommeil, d'un jour ensoleillé qui traverse le rideau et se fait promesse d'un bonheur auquel on voudrait croire. Mais c'est aussi la solitude, devant une assiette vide, d'un être qui, en costume de bon aloi, se prend pour un maître pourvu d'une invisible servante qui n'a fait que remplir son verre. Elle ne viendra peut-être jamais rassasier ce seigneur d'opérette qui a laissé traîner son fusil sur la table, symbole dérisoire de son pouvoir en allé ou ultime recours à trop d'ennui jusqu'alors combattu par ce goût de la comédie qui le pousse à endosser un uniforme emprunté à quelque héros du romantisme. En contemplant son visage dans le miroir au tain outragé d'une coiffeuse d'hôtel meublé, il s'interroge. Sera-t-il l'officier adulé que les salons se disputeront, est-ce pour lui que des femmes, pourtant comblées, trahiront ? Il rêve de batailles qui couronneront sa bravoure et rendront son nom immortel. Il n'a plus rien à faire dans le troupeau des résignés, il a fait de son existence une œuvre d'art dont il est à la fois metteur en scène et acteur, grand et misérable à la fois. (février 2015)

Fanny FERRE

Est-ce parce qu'elle naît de la terre que l'œuvre de Fanny Ferré est tellement ancrée dans notre humanité au sens que l'on donnait au mot avant de lui adjoindre des adjectifs tels que "civilisée", "évoluée", "supérieure" qui résonnent comme un jugement de valeur et sonne le glas de ce qui reste en nous d'animalité ? J'aime l'idée que de la glaise puisse encore surgir tout un peuple qui nous ramène à l'essentiel. Ceux qui auront le bonheur de pénétrer dans le lieu hors du temps où l'artiste veille sur eux, succomberont à une intense émotion devant ces cortèges de nomades partis d'on ne sait où pour une destination inconnue, peut-être nulle part et cela importe peu. Ils avancent ensemble, hommes, femmes, enfants et animaux en une osmose qui n'est plus de notre temps. Ne parlez surtout pas d'exode même si les charrettes sont remplies d'objets quotidiens que l'on aurait pu vouloir sauver dans la hâte d'un départ précipité. Il ne s'agit pas d'êtres qui fuient la laideur mais d'une tribu libre, de ces seigneurs du désert qui, depuis les temps bibliques, parcourent l'immensité sans entraves matérielles, nous laissant dubitatifs quant à l'état de notre civilisation qui n'a de cesse de les réduire à la sédentarité tant il est vrai que le pouvoir a peur de l'insaisissable errance.

Le groupe, dans l'œuvre de Fanny Ferré demeure toujours une référence primordiale qui bat en brèche l'individualisme forcené, signe de notre société contemporaine. On se retrouve autour d'une table pour de joyeuses ripailles en famille ou entre amis qui, désinhibés par la bonne chère et le vin, créent le désordre. Il n'y a point ici de préséance ni de propos convenus, on peut s'invectiver, on se réconciliera en trinquant. Affirmer son appartenance est sans doute un moyen de défier le temps et peut-être la mort elle-même. S'inspirant des photos de famille d'autrefois, où les générations réunies posaient pour la postérité, l'artiste rend hommage à tous ces anonymes qui, pendant quelques instants, se sont sentis immortels, ne pensant pas alors qu'un jour viendrait où, leur souvenir s'étant effacé, ils finiraient dans une quelconque brocante. Nostalgie d'un temps perdu ? Non, plutôt affirmation d'une permanence de notre condition que nous délaissons pour nous divertir.

Mais le travail de Fanny ne réside pas tout entier dans cette démarche à caractère sociétal, il lui arrive aussi de s'emparer de l'intimité des êtres pour nous livrer des scènes où la spontanéité le dispute à la sensualité. C'est une femme nue qui peigne sa longue chevelure, le bain d'un enfant assis dans une bassine qui offre son dos aux caresses de l'eau versée par sa mère, une petite fille qui s'essuie avec une volupté non dissimulée, parfois même c'est une jeune pisseuse qui nous rappelle que la nature est source de plaisirs simples. Si vous avez goûté à ces moments d'une insouciance primitive, loin de la blanche faïence de nos modernes salles de bain, vous retrouverez l'ineffable sensation de l'eau coulant le long de votre colonne vertébrale, miracle de la mémoire involontaire qui vous ramènera à une enfance oubliée. Vous comprendrez alors ce qui anime une artiste dont l'œuvre singulière a depuis longtemps été reconnue. La liberté est son credo, elle refuse tout diktat pour cheminer auprès de ses nomades, partager avec ceux qu'elle a élus et vous dire que nous sommes aujourd'hui comme hier malgré notre prétention au progrès et à ses mirages.

Nous sommes libres, nous aussi, de rejoindre Fanny dans son univers, elle ne fait que nous y inviter avec discrétion et humilité. Elle ne vous parlera pas d'elle comme le font souvent ceux qui ont à dissimuler l'indigence de leur travail. Elle vous guidera seulement à travers son peuple. Renoncer à la suivre serait se priver d'une parcelle d'éternité, presque une faute. *(Juillet 2013 – Exposition Château de Laréole, Haute-Garonne)*

Si vous demandez à Hourieh ce qu'elle fait dans la vie, elle vous répondra qu'elle tape sur des cailloux. C'est sa façon de dire qu'elle est sculpteur, en toute humilité. Pourtant les minéraux qu'elle utilise ont depuis longtemps acquis leurs lettres de noblesse : albâtre, granit, marbre, lave qui, par le miracle de la création deviennent œuvres d'art. Utilisant avec une belle maîtrise les qualités inhérentes à la matière première choisie, l'artiste donne naissance à des pièces qui s'imposent comme autant d'évidences. La douceur et la transparence de l'albâtre sont réservées à ce qui touche l'homme et ses sentiments. Dans une attitude souvent lovée, ainsi la « jarre de la solitude », le « regard intérieur » ou le baiser », les êtres que nous contemplons affichent leur volonté de se protéger contre l'effraction du dehors pour demeurer eux-mêmes loin de la foire aux vanités. Ne sont tolérés dans cet univers de tendresse qu'oiseaux et papillons, sans doute pour leur légèreté. L'artiste emprunte aussi d'autres chemins qui la conduisent vers une œuvre plus philosophique, lave et granit sont alors privilégiés pour évoquer le yin et le yang ou pour nous convier à parcourir « la ruelle de l'amour » inspirée d'un conte initiatique iranien qui nous invite à un voyage primordial jalonné des composantes essentielles de l'existence et qui est aussi une belle leçon d'humanité. Loin de toute agitation, au cœur d'une nature qu'elle affectionne, Hourieh construit patiemment une œuvre que nous recevons comme un cadeau. (2012)

Paysages ordinaires

Fruit d'un vagabondage en des lieux qui nous sont familiers, Yves Le Gall nous invite à poser notre regard sur ce qu'il nomme des paysages ordinaires. Il ne nous promet pas un voyage au bout du monde teinté d'exotisme et de dépaysement. Nous n'aurons pas à partir, au sens que l'on donne communément à ce mot, c'est à dire quitter une vie somme toute rassurante pour d'hypothétiques découvertes. Il nous faudra juste ouvrir l'œil et nous laisser surprendre par des images trop banales pour avoir retenu notre attention jusqu'alors. Que nous racontent de si primordial les routes que nous empruntons ? Elles nous disent que notre société soucieuse de performances en tous genres a soumis la nature : cohortes de pylônes qui envahissent les champs de blé, portant un coup fatal aux rêveries bucoliques, alignements de lampadaires qui éclairent une campagne vide d'habitations comme autant de témoignages d'une certaine volonté d'aménager le territoire. Nous nous prenons alors à rêver à des temps plus anciens où se promener dans les chemins creux représentait le bonheur. Et pourtant, sans même en avoir conscience, nous aussi sacrifions à la modernité au volant de nos bolides automobiles symboles d'une liberté surveillée où avertissements et interdictions triomphent, déclinés en rouge et blanc, couleurs phares du code de la route qui régissent notre comportement de chauffeur et maintiennent en éveil une vigilance prête à se laisser distraire. En nous proposant ce parcours, pas si ordinaire qu'il ne veut bien le dire, le photographe nous incite à réfléchir sur notre environnement et sur nous mêmes, sur ce que l'on nous impose de voir et sur les contraintes liées à notre condition humaine. Yves Le Gall n'a pas fait œuvre de *carte postale* en se livrant à ce travail, mais il a, à coup sûr, fait œuvre utile pour éduquer notre regard. À une époque où la photo se plaît à glorifier une nature demeurée vierge qui fait le succès des magazines touristiques, le défi relevé par un photographe, aussi discret qu'inspiré, mérite d'être salué. (2016)

Visibles-Invisibles

Les rues des grandes cités se donnent à voir comme les décors d'un nouveau cinéma réaliste qui se heurterait à l'indifférence du passant trop pressé. Ne pas regarder ce que racontent murs et trottoirs des villes enfiévrées, revient à en nier l'existence. C'est à dire à demeurer l'esprit tranquille et la conscience en paix. Pour l'œil témoin de notre temps, il en va tout autrement. L'histoire qu'Yves LE GALL nous raconte est là pour le prouver. Des métropoles arpentées en promeneur singulier, il a capté ce qui, comme un fil d'Ariane, les relie entre elles. D'abord la présence d'un *street art* parfois agressif par ses couleurs et dénonciateur par ses propos, fait pour violer le regard, forcer à s'indigner. À moins qu'au détour d'une rue l'on ne croise, comme un instant de grâce, le visage d'un sage vieillard ou celui d'une femme fatale. Peu importe, il y a dans le choix de l'expression, une même volonté exprimée : celle d'être visible. L'artiste s'impose. À côté, sur le sol, ce qu'il nous faut nommer des traces de présence humaine constituées d'objets usuels devenus des rebuts, tentes, vieux matelas, couvertures et, comme un dernier recours, des cartons. Cette déchetterie urbaine est l'univers de ceux que la télévision nous montre à grand renfort d'images choc lors des hivers rudes pour les oublier aussitôt après. Car ces sans-abris restent des invisibles pour une société d'abondance infirme sentimentale.

J'ai déjà écrit par ailleurs, tout l'intérêt que je porte au travail d'Yves Le GALL, photographe humaniste dont l'engagement demeure intact au fil du temps. Son exposition *Visibles-Invisibles* apporte, s'il en était besoin, une nouvelle preuve de sa sensibilité mais aussi d'un talent que le monde de la photographie a su reconnaître.(2018)

Soudain des hommes entraient portant les grilles qui allaient faire de la piste un univers carcéral pour les grands fauves. Ils évoluaient en un étrange ballet aux gestes rapides et précis, économes de leur peine. En quelques instants, ils avaient planté le décor et pouvaient se retirer pour laisser place au spectacle. L'orchestre entamait alors un morceau solennel destiné à galvaniser les spectateurs et le visage des enfants se tendait d'impatience, la musique redoublait, on savait que le dompteur ne tarderait pas à apparaître, Tarzan d'opérette qui brandissait son fouet vers la foule comme si le numéro de dressage commençait par elle. Puis les musiciens adoptaient un *lento* et l'on pressentait l'arrivée des félins, rois de paysages infinis qu'un sort cruel avait réduit à merci. Ils formaient une file indienne que venait rompre l'ordre du maître. Le lion au regard lointain regagnait son tabouret, trône dérisoire pour un souverain déchu, les tigres, eux, refusaient tout d'abord la résignation, ils se donnaient à voir, sûrs de leur beauté et ce n'est que lorsqu'ils devinaient la fascination du public que, d'un bond, ils s'asseyaient en rugissant vers celui qui les asservissait. Ils connaissaient déjà les jeux auxquels ils devraient se livrer, il y avait tant d'années qu'ils feignaient de les trouver

drôles ces sauts en tous genres dont la traversée du cercle de feu était comme une consécration. Un soir pourtant l'un d'eux avait refusé de poursuivre la partie et le dompteur était devenu une grande plaie d'où le sang s'écoulait, la sciure en était toute tachée. On avait quand même continué le spectacle. Ensuite un autre homme au fouet était arrivé et les grands fauves demeuraient prisonniers.

« Le langage de la sculpture est un néant prétentieux s'il n'est pas composé de mots d'amour et de poésie ». Ossip Zadkine

Cette phrase Pepito l'a sans doute longuement méditée jusqu'à la faire sienne pour ne plus jamais l'oublier. De la terre, l'artiste fait chanter la minérale beauté, marbres précieux aux veines millénaires, éclatant de blancheur même sous les cieux les plus gris ou livrant peu à peu, à qui sait les apprivoiser, le mystère de leurs teintes profondes, pierres choisies là où le désert parle à l'homme de sa finitude pour plus d'humilité. Ce n'est qu'après les avoir caressées du regard avec amour que le sculpteur, en vrai demiurge, va les soumettre à sa volonté. Ainsi vont prendre vie des êtres qui relèvent d'une sorte d'éternité, figures originelles et pourtant contemporaines d'une civilisation à la fois unique et multiple dont nous sommes les héritiers parfois indignes. C'est de cette richesse là qu'il faut nous préoccuper pour rendre la vie supportable, à nous même et aux autres. Nous en serons convaincus lorsque nous nous retrouverons devant ces brèches ouvertes dans la roche comme des portes ou fenêtres, pour laisser entrer la lumière ou voir plus loin ? Pas si sûr, il s'agit plutôt là de la représentation d'un symbole : celui du passage qui accompagne toute existence jusqu'à son heure dernière. Sur le chemin, semé d'embûches, de l'art, Pepito est un veilleur qui élève l'esprit. Il fait bon l'y accompagner. (2014)

Que Pepito soit sculpteur apparaît presque comme une évidence. Il y a chez lui quelque chose de solide que seule donne la confrontation à la matière multi millénaire. Son père, immigré espagnol, était plâtrier staffeur, un beau métier qui a sans doute compté pour l'enfant. A la maison il y avait des livres et on allait à l'opéra, l'essentiel pour se construire en somme, et Pepito a su en profiter. L'artiste se définit comme un bijoutier toujours en quête de pureté, celle du matériau, celle des lignes. Choisir, sur le site de son extraction, un bloc de marbre c'est retrouver l'émerveillement de l'enfance quand, sur la plage, la beauté d'un galet mouillé capte le regard. Le premier geste du sculpteur est aussi d'utiliser l'eau comme un révélateur pour savoir qui est la pierre qu'il va élire. Lorsqu'apparaissent les veines, Pepito le confesse, il se sent tout petit parce qu'il a fallu des milliers d'années pour que naisse le délicat réseau qui fait battre le cœur du marbre, ce matériau noble dont il va, en le travaillant, équilibrer le son. L'œuvre est accomplie quand elle émet un son clair. A l'inverse un son mat signifie que le sculpteur a trop demandé. Il y a là quelque chose qui relève du manque de respect et qui n'appartient pas à Pepito, lui qui polit ses marbres et nous invite à un voyage d'où la sensualité n'est pas absente. La verticalité assurée pendant de longues années nous rappelle que la sculpture est un art de l'intemporel qui expose l'homme aux outrages du temps mais le veut toujours debout. Aujourd'hui Pepito joue avec l'horizontalité, manière élégante de nous rappeler notre mortelle condition ? Peut-être. Il y a aussi ces ouvertures souvent pratiquées qui symbolisent l'instant du passage. L'artiste vous dira que cela seul est intéressant, ce qui existe au-delà importe peu. Aux formes abstraites des œuvres marmoréennes sont venues depuis peu s'adjoindre des figures en bronze, cette synthèse des quatre éléments qui apporte un supplément d'âme à l'ensemble. La mythologie grecque a été convoquée, volonté de l'artiste de nous faire revisiter nos classiques mais souhaite aussi de rendre hommage à un pays fondateur de notre civilisation.

Si votre chemin croise un jour celui de Pepito, arrêtez vous et prenez le temps de l'écouter, lui qui se dit « dinosaure de la sculpture », il vous parlera d'art et d'humanité, vous dira que son œuvre c'est son identité et qu'il cherche à la bâtir sur une solide assise.

Pour exorciser la douleur de l'exil ?

« Tu sais que tu te débrouilles bien » ! cette appréciation lancée à Tardivo par un petit garçon aurait pu être reçue par l'artiste comme une simple boutade sans doute parce qu'il faut une bonne dose d'humilité pour se laisser « juger » par un enfant. Le pouvoir en la matière appartient, on le sait, à l'adulte qui aime à distribuer des bons et mauvais points. Tardivo, lui, s'est ému de la remarque et l'a ressentie comme une invitation à rejoindre l'univers de l'enfant. Le chemin n'a pas dû être long à parcourir car sa démarche artistique est, depuis un certain temps, placée sous le signe du « bonhomme têtard », appellation donnée par le théoricien James Sully et qui correspond aux dessins qu'un enfant fait vers l'âge de trois ans.

« La genèse de notre histoire commence là en ce lieu initial, en cette mémoire fondamentale. Ce lieu unique et universel où tout est possible et imaginable dans l'aventure d'exister ».

« Tout est possible et imaginable », voilà ce que défend Tardivo : il allait œuvrer dans un monde de liberté, de vérité, hors des phénomènes de mode et du désir de plaire, faire fi de la raison. En un mot, il ne vendrait pas son âme au Diable, lui dont la vie est un combat contre les compromissions en tout genre. C'est ainsi qu'allait naître un beau dialogue entre le peintre et les enfants. Vous qui découvrirez l'aboutissement de cette rencontre, n'y cherchez surtout pas quelque relent d'académisme, il en a été banni. Ici la liberté a été érigée en rempart contre toute récupération par un système quelconque. Au travers de leurs dessins, les enfants ont exprimé leur être, leurs qualités et leurs défauts. Ils se sont enrichis de leurs différences parce que, hors de toute contrainte ou idée de compétition, ils ont vécu avec l'émotion pour guide.

A une époque où la vacuité des discours tient lieu de viatique, un peintre généreux nous offre un témoignage que nous acceptons comme une offrande avec ce que la parole contient de sacré. (Octobre 2011-Exposition au Château de Carrouges-Orne)

Tardivo aime les femmes, depuis longtemps, des millénaires peut-être, quand il a croisé Vénus au détour d'un musée et l'a prise pour modèle. N'allez pas croire qu'il s'agissait du sex symbole gréco-romain, celle qu'il peignit n'était autre qu'une de ces idoles primitives exhibant seins, hanches et ventre comme les attributs d'une fécondité incontournable qui deviendrait sa seule raison d'être. Ces femmes là étaient sans histoires, sans âmes même, et les hommes pensaient sans doute qu'elles le resteraient. Le peintre, lui, s'aperçut bien vite qu'elles avaient d'autres prétentions et se mit à les décliner : libertines, rivales ou esseulées, voilà qu'elles prenaient le chemin de la féminité pour entraîner l'artiste jusqu'à Lemnos où il les aida, qui sait, à tuer leurs maris infidèles. Après quoi, il se reposa en construisant des demeures pour y enfermer celles qui deviendraient pour toujours des muses. Elles étaient alors suspendues dans une sorte d'éternité, tranquilles certes, mais inaccessibles. Tardivo un jour, en eut assez et regarda autour de lui les femmes qui allaient et venaient simples et quotidiennes, celles de sa famille sans doute, grand-mère, cousine, tante, des "bonnes femmes" en somme habillées comme vous et moi, enfin si vous n'êtes pas de celles que l'on dit chochottes, et si vous avez vécu à la campagne des soirées de bavardages entre voisines, l'été quand il fait beau et que les enfants s'endorment tard. Ce temps perdu, ces images gardées dans un coin du cœur pour affronter la vie, ces femmes surtout, gardiennes de l'enfance, allaient, en une ultime étape donner la jour à ces "nanas" que l'artiste côtoie avec bonheur. De toile, de carton ou bien encore "mises en boîte", elles s'offrent à nous désormais sans complexes, libérées du souci de l'apparence si cher à notre temps. Vous ne les verrez pas défiler sur un podium, sylphides à la démarche composée, au sourire à peine esquissé, drapées dans leur inaccessibilité. Non, les femmes de l'artiste arborent des tenues où s'orchestrent, en un savant mélange, carreaux, pois et rayures, dentelles et collants laineux,

le tout couronné par des seins qui ignorent le silicone, des seins inattendus qui émergent des vêtements mêmes, des seins comme des étendards en quelque sorte. Et puis il y a les compagnons de ces nanas ; oiseaux au regard humain qui charment et bécotent, poissons rouges parfois bipèdes et chiens, pas de ceux que l'on acquiert avec label non, mais des chiens noirs de poil et courts sur pattes, des bâtards qui ressemblent à leur maîtresses. Et lorsque les enfants paraissent, ils se font poupées de chiffon, tout doux, un vrai bonheur que le temps n'abîmera pas. L'univers féminin que nous propose Tardivo se situe bien loin des codes et des faux semblants. Il nous parle seulement de tendresse, de celle que l'on voudrait surprendre plus souvent dans le regard de passantes anonymes, de celle que nous offre les animaux installés à la maison pour nous tenir compagnie, en un muet dialogue, mais l'univers du peintre nous parle plus encore de lui. Ces femmes tellement réjouissantes, ces scènes si drôles et touchantes à la fois sont l'œuvre d'un homme généreux dont le sourire en dit long. Ne comptez pas sur lui pour les élucubrations esthétisantes, il n'a rien d'un songe-cieux. Tardivo ne parle que de peinture, de la vraie de celle qui nous embarque pour ailleurs. Ecoutez-le et, si vous êtes femme, glissez-vous parmi ses "nanas" vous vous porterez mieux ! (mai 2005)

Depuis que je vous ai parlé d'elles, les femmes de Tardivo ont continué de vivre au gré de leur fantaisie. Je les ai retrouvées ces jours-ci, entourées des animaux chers à leur cœur de nanas : Coco, l'oiseau jaloux quémante toujours un regard de sa maîtresse et les poissons n'en finissent pas de rêver qu'un jour ils pourraient voler. Les enfants, eux, ont grandi et accaparent désormais l'attention de mères débordées par leurs yeux de tyrans, l'impatience d'être adulte les taraude, une petite fille s'est même inventé un succédané de sein avec la tétine qu'elle est bien dévidée à abandonner au plus vite. Et puis il y a les autres, les libérées, les fatales, celles qui dansent la sarabande ou qui, nouvelle Circé, chevauche un cochon qui pourrait bien être Ulysse, vieille passion féminine pour l'enchantement qui réduit l'homme à l'état d'animal avant de le dévorer tout cru dans la chambre au papier fleuri d'un hôtel borgne, bas et guêpière exhibés comme des instruments sacrificiels. (mars 2006)

Tardivo toujours...

Bonnes femmes et nanas s'en sont allées, à regret pour certaine d'entre elles curieuse de savoir ce que Tardivo avait pu trouver de mieux que leur belle insolence pour ainsi les trahir. Alors elles se sont attardées, sans en avoir l'air. Elles ont continué d'occuper avec discrétion un coin de toile pour surveiller leur peintre, en souhaitant que le remords de les abandonner le taraude. Que nenni, il s'était déjà attaché à un drôle de petit être approximatif dont on ne remarquait d'abord que la grosse tête prolongée par un corps juste ébauché, un bonhomme têtard qui allait mener sa propre vie entouré de ses semblables, des "cousins" désopilants nés d'une matière épaisse où le sable solidifié forme une sorte d'écorce terrestre sur laquelle évolue cette famille enchantée dont Tardivo nous livre les secrets.

Bien que parfois improbables, les cousines ont conservé des seins chers à l'artiste, véritable estampille qui atteste du sexe de celles qui les exhibent comme de attributs de la nature que l'on peut offrir à un oiseau affamé ou simplement réchauffer sous une lampe en songeant à la douceur de vivre. Comme toutes les femmes du monde elles jouent aussi à la "Sainte Nitouche" et, sur la réserve et l'air vaguement scandalisé, elles feignent d'ignorer un naïf qui rêve de tendresse. Si elle deviennent mères, c'est dans un sourire quasi céleste qu'elles donnent naissance à un enfant ensanglanté. Cet accouchement là ne connaît ni la faute originelle, ni l'anathème divin.

Pour ce qui est de l'amour, ou de ce qui lui ressemble, on se déclare en effeuillant une marguerite dont les pétales pleuvent sur un bonheur encore vierge. Il arrive aussi que l'on se marie. Le couple qui s'avance vers nous est un peu convenu, les circonstances sans doute, une émotion que l'on contient, peut-être. Mais dites-moi pourquoi l'homme tient une cage à

la main qu'il dissimule au regard de sa bien aimée. Ces deux-là, plus tard, balanceront ensemble leur rejeton, un oisillon un peu triste et déjà incertain de l'avenir. Comme aucun monde n'est parfait, un méchant trouble parfois le déroulement paisible des jours : c'est l'ogre qui invite l'innocent à entrer chez lui pour un odieux festin, conte cruel ou histoire vraie que les mères racontent le soir à leurs enfants pour qu'ils restent sages. Ce n'est là qu'un épisode tragique isolé. Chez les cousins de bonhomme têtard, même si l'on est déjà un peu humain on aime la fantaisie, on vit dans de drôles de maisons avec des oiseaux, on flirte, on joue à saute-mouton, on convoque dame-folie et l'on trouve même le Graal sans le chercher !

Si vous croisez cette famille là, arrêtez vous et prenez le temps de la côtoyer. Elle vous emmènera loin de la grisaille et du spleen et vous donnera, c'est certain, l'envie de connaître celui qui l'a créée : un peintre qui ne parle que d'humanité avec un talent et une force qui émerveillent, un homme dont la fréquentation rend meilleur. (juillet 2009)

En d'autres temps, je vous ai longuement entretenus de Tardivo et de ses « Vénus » qui devinrent « Bonnes Femmes » pour s'ériger finalement en « Délicieuses » affichant une insolente liberté qui se niche jusque dans leur accoutrement, sorte d'offense réjouissante à ce que l'on tient pour le bon goût. J'ai aussi évoqué ce « bonhomme têtard », première représentation qu'un enfant donne de l'être humain, balbutiement de l'art que le peintre a retrouvé avec bonheur et qu'en véritable démiurge, il livre à notre regard émerveillé, nous avons oublié cet âge de l'innocence où quelques traits faisaient de nous des artistes. Qu'en avons-nous gardé ? Pour la plupart d'entre nous rien, ou si peu. Nous nous sommes laissés distraire, accaparer par le monde comme il va et nous avons fini par y perdre notre âme. C'est alors que Tardivo nous offre l'occasion d'une rédemption « tout est possible et imaginable » nous dit-il avec ce sous-entendu « suivez moi dans le monde de liberté joyeuse que je vous propose » car, lui, n'a jamais renoncé. Il a poursuivi son chemin, loin des intrigues, des faux semblants et des diktats du snobisme qui sévit parfois dans les cercles artistiques. C'est sans doute pour cela, qu'au fil des années, il a élaboré une œuvre si singulière, c'est à dire unique, reconnaissable entre toutes et qui s'impose, à qui la fréquente, dans sa force et sa vérité. Les êtres qui la peuplent nous invitent à les rejoindre pour accomplir en leur compagnie un voyage où tout ne sera que fantaisie et douce anarchie, une école buissonnière d'où nous ne reviendrons pas. (juillet 2016)

Jamais œuvre picturale ne me parut aussi réjouissante. C'est que TARDIVO les a longuement côtoyées ces femmes devenues aujourd'hui des "nanas" après avoir été "Vénus" des origines puis "bonnes femmes". De toile, de carton ou bien encore "mises en boîte", elles s'offrent à nous désormais sans complexes, libérées du souci de l'apparence si cher à notre temps. Vous ne les verrez pas défiler sur un podium, sylphides à la démarche composée, au sourire à peine esquissé, drapées dans leur inaccessibilité. Non, les femmes de l'artiste arborent des tenues où s'orchestrent, en un savant mélange, carreaux, pois et rayures, dentelles et collants laineux, le tout couronné par des seins qui ignorent la silicone, des seins inattendus qui émergent des vêtements même, des seins comme des étendards en quelque sorte. Et puis il y a les compagnons de ces nanas ; oiseaux au regard humain qui charment et bécotent, poissons rouges parfois bipèdes et chiens, pas de ceux que l'on acquiert avec label, non, mais des chiens noirs de poil et courts sur pattes, des bâtards qui ressemblent à leurs maîtresses. Et lorsque les enfants paraissent, ils se font poupées de chiffon, tout doux, un vrai bonheur. TARDIVO nous invite simplement à une vie pleine d'inattendus, loin des codes et des faux semblants. (Septembre 2004)

Il vous faudra pénétrer subrepticement dans l'atelier de PIGA quand la nuit se referme sur les êtres et les choses, leur offrant une seconde vie faite de silence et de mystère. La lumière vous y accompagnera, celle de la lune d'abord qui baignera le lieu de sa clarté un peu froide, celle de la lampe ensuite dont le halo distribuera, ça et là, ses touches théâtrales. Pour votre plus grand trouble, vos yeux se tourneront alors vers les toiles qui peuplent l'endroit et votre émotion sera à la fois pareille et sublimée tant le peintre sait rendre belle la plus infime parcelle de vie. Vous vous emparerez d'elles et vous vous retrouverez spectateur de ce joueur de billard, homme tranquille ou mauvais garçon, selon votre désir. Puis, avec le même bonheur, vous lirez l'émouvante histoire de l'homme et du cheval écrite avec élégance et pudeur. Elle vous racontera notre insatiable besoin de tendresse et de complicité, cavaliers et bêtes confondus.

Pour finir, vous vous approcherez de cet homme qui serre entre ses bras un chien indéfini à la présence pourtant si forte qu'on ne saurait dire qui du maître ou de son compagnon capte notre regard, miracle d'une osmose qui donne foi en notre humanité tout comme l'œuvre de PIGA donne foi en la peinture parce qu'elle est empreinte d'une beauté simple qui s'impose d'elle même sans avoir à user de subterfuges, parce qu'elle transcende la réalité sans jamais l'oublier, parce qu'elle est profondément humaine.

De son Espagne natale qu'enfant il dut fuir, Domingo PRIETO a gardé au cœur la nostalgie, mais parce qu'en lui sommeille l'hidalgo, il a refusé de sombrer dans l'état de dépérissement qui accompagne le regret devenu obsédant. De l'exil accepté pour sauver l'essentielle liberté, le petit garçon a pris le meilleur, il s'en est fortifié jusqu'à acquérir le pouvoir de la création, une création vouée à la terre de passions qu'il retrouve lors d'éphémères séjours pareils à de nécessaires ressourcements. Il nous livre alors des paysages où rutilent d'ineffables bleus et roses, saphirs et rubis comme taillés par un lapidaire qui aurait délaissé la pointe pour le pinceau, éclat de lieux qui nous reviennent en mémoire imprégnés d'une musique de Falla, ou de quelques mots de Lorca. Villes devinées dans le lointain, écrasées par l'immensité d'un ciel rouge poivré, allusion au sang qui coula sur l'Histoire, mais aussi réminiscence de robe de Carmencita chatoyant sous le soleil d'un après-midi de corrida. Et puis, comme une présence de tous les instants Tolède, la mystique, surgissant d'une symphonie de bruns menaçants et tragiques, vision d'une cité rédemptrice défilant de son rocher un précipice au vert tranchant comme l'émeraude luciférienne.

L'artiste n'en finit pas de nous raconter sa terre, allant jusqu'à nous offrir des toiles où la lumière captée sur un infime détail fait de l'œuvre une abstraction toute empreinte d'une émotion rare où la force du sentiment le dispute à celle de la pudeur, où la prodigieuse maîtrise de l'art fait le reste.

Mais il arrive parfois que PRIETO, désireux d'insouciance prenne congé du peintre pour se faire sculpteur, naissent alors sous les doigts les courbes généreuses de femmes épanouies, moments de grâce éternisés par la terre pétrie avec un évident plaisir, oubli du drame humain que l'artiste, nouveau Léonard, poursuivra aussi en créant de miraculeux cerfs-volants, oiseaux mythiques aux formes étranges qu'il se plaît à faire voler peut-être pour ne jamais oublier qu'il a su rester libre comme eux. *(juin 1991-exposition Carrouges)*

La lumière domine l'œuvre de PRIETO tout entière. D'abord la lumière originelle, venue du fond des âges, celle qui dut luire quand les ténèbres s'entrouvrirent; subtile, elle procède par touches et le regard séduit effleure cette clarté qui déjà, fait chanter des tonalités pourtant sombres, lourdes du passé accroché à cette terre tragique vers laquelle l'artiste nous emmène en un voyage initiatique qui part d'une figuration sublimée pour aboutir à une abstraction étonnamment sensible. Mais il y a aussi la lumière à son zénith, celle qui exacerbe les couleurs et enchante jusqu'à le rendre intemporel le paysage qui se déploie en un flamboiement que les yeux, incendiés, contemplent jusqu'à l'éblouissement, vision d'une apocalypse qui serait promesse d'une fournaise paradisiaque.

C'est que la maîtrise du peintre accomplit cette prouesse de nous transporter dans l'ineffable. Profane en proie au doute ou connaisseur parfois blasé se laisseront également persuader de l'authenticité de la démarche : nulle facilité, nul faux semblant mais la rigueur d'un travail exigeant le sacrifice du repos sur l'autel de la création, ascèse librement consentie pour parvenir au triomphe de l'Art, avec au cœur la certitude d'avoir à livrer toujours d'incessants combats face aux ténèbres prêtes à s'abattre pour faire de notre planète un nouveau chaos.

Je n'ai jamais compris autrement le rôle de celui qui a, entre les mains, pinceaux et couleurs. Tout le reste n'est que billevesée. *(avril 1992-Exposition Madrid)*

L'atelier du peintre : un univers d'où le superflu a été gommé, sorte de lieu monacal ou de temple où le rite s'accomplit soutenu par la musique admise ici comme une confidente, un fauteuil spartiate qui invite à la méditation et une table sur laquelle les couleurs étalées sont une promesse, Pierre PALLUT peint là en ascète infatigable. Le profane, où l'homme soucieux de certitudes demanderont peut-être ce qu'il peint. A cela il faudra répondre que le sujet, pour PALLUT, n'est que prétexte qui sert à assurer le triomphe de la lumière. Nus fugitifs à la carnation tendre, quasi nacrée qui laisseraient en passant comme une trace empreinte d'une infinie douceur ou grands nus gris déjà redevenus poussière, la femme dans l'œuvre du peintre se fait présence mystérieuse, plus qu'humaine parce que lumineuse et le corps ainsi suggéré laisse à celui qui l'entrevoit le bonheur d'un vagabondage spirituel. Pierre PALLUT ne traite pas autrement le paysages. Nous brûlons dans l'incandescence d'un jour solaire tout entier contenu dans d'inimitables jaunes, nous frissonnons sous les cieux lourds des bleus infinis et menaçants de ces heures mouillées si familières à nos contrées. Et pourtant rien n'est donné à voir de ce qu'il est convenu de nommer image. C'est qu'au-delà de notre regard, le peintre s'adresse à notre âme. L'eussions nous parfois oublié l'art n'a pas d'autre but. Pierre PALLUT le sait depuis longtemps, depuis toujours, c'est pour cela que de sa peinture émane une telle beauté. *(Juin 1996-Exposition au Château de Carrouges-Orne)*

Ils naissent du grès, cette pierre rude qui affleure pour nous rappeler des temps immémoriaux et notre fragilité face au monde minéral. *Ils*, ce sont les grotesques que Fabienne Hanteville sculpte, s'inscrivant ainsi dans la tradition de la Renaissance italienne qui représentait des figures extravagantes au nombre desquelles apparaissaient des personnages fantastiques. Ces origines ainsi évoquées, force est de constater que l'artiste ne se contente pas de suivre une voie tracée depuis plusieurs siècles. Il y a, dans les visages qu'elle crée, quelque chose de poignant qui ne relève pas de l'illusion mais bien de l'humanité, celle que l'on ne veut pas voir parce qu'elle dérange notre confort bourgeois et les fausses certitudes qui nous aident à vivre. Les visages asymétriques aux traits monstrueux, aux yeux morts, aux bouches tordues, nous en avons pourtant rencontrés. Le cinéma nous a fait pleurer avec *Elephant Man* et frissonner avec *Freaks*. La littérature, sous la plume de Victor Hugo, nous a offert *Quasimodo*, le si bouleversant sonneur de cloches de *Notre Dame de Paris*, il était bossu, sourd, borgne et boiteux mais l'écrivain n'a pas détourné son regard et l'a hissé au rang de héros. Au travers de ces quelques exemples, on pourrait croire que la disgrâce a besoin de l'art pour susciter en nous de l'empathie. Peut-être... Alors si votre chemin croise celui des « Grotesques » de Fabienne, arrêtez-vous pour écouter leur histoire. (Août 2017)

« Vanité des vanités, et tout n'est que vanité », la parole biblique, lourde de sens a inspiré nombre de peintres durant des siècles jusqu'à ce que nos sociétés déclarent le spirituel indécent et, en une fuite en avant effrénée, ne consacrent le règne des apparences et la suprématie des biens matériels. « Soyez les maîtres du temps » clament les crèmes rajeunissantes, « le luxe à votre portée » hurlent les publicités, slogans fallacieux qui camouflent l'essentiel : la finitude de notre condition. Jamais aucun miracle n'empêchera notre course à l'abîme. Dans le sillage de ses grands prédécesseurs, de Philippe de Champaigne auquel il rend hommage STEPK nous le rappelle. Le crâne est là, squelette vide de toute pensée, réceptacle inutile auquel l'artiste choisit parfois d'attribuer des yeux. Pour ne pas renoncer totalement à la vie ? Ce regard est plus terrible à contempler que l'absence définitive révélée par des orbites, simples cavités d'où l'humanité s'est retirée. « Je sais que je suis déjà mort » semble-t-il avertir. Dans le sablier le temps s'écoule jusqu'à l'issue fatale tandis que dans le vase la fleur commence à se faner. Il faut bien du courage pour, aujourd'hui, reprendre un thème majeur de la peinture dont le caractère sacré est évident, STEPK n'hésite pas, lui dont l'œuvre se nourrit d'une grande compassion pour ses semblables. « Invoquer la postérité, c'est faire un discours aux asticots » écrivait Louis-Ferdinand Céline, évoquant par ces mots terribles notre inéluctable destin. Le peintre ne nous dit pas autre chose mais sa leçon d'humilité va bien au-delà de la pourriture qui nous attend. Nous sommes éphémères et devons faire avec, l'oublier c'est jouer aux apprentis sorciers pour finalement être vaincus. Le peintre nous met en garde. La force et la beauté de son œuvre nous convainquent et nous invitent à cheminer vers la sagesse. Dans notre monde trop souvent futile STEPK est un veilleur et l'homme son combat. (*mars 2013*)

Si un jour votre chemin croise celui d'Etienne LODEHO il faut prendre le temps de vous arrêter pour l'écouter et, à travers ses propos, apprivoiser l'œuvre d'un artiste exigeant et humble à la fois qui vous parlera de son travail comme s'il ignorait encore que depuis bien longtemps les peintres ne se considèrent plus comme des artisans ! Est-ce son origine paysanne qui le protège de la prétention ? Chez ses parents, pas de livres, enfant il découvre l'art au travers du « Malet et Isaac », ce livre d'histoire compagnon de générations d'élèves qui ont encore en mémoire des images souvent édifiantes, il fréquenta aussi l'église paroissiale et ses vitraux, seules références du monde rural à une époque où les sorties scolaires au musée n'étaient pas de mise. Il ne lui en fallut pas davantage pour décider de sa vocation et c'est tant mieux pour nous car il y a dans la démarche de l'artiste quelque chose qui fait échapper au poids de la vie matérielle et qui s'appelle le mouvement, pas celui que l'on confond volontiers avec l'agitation mais celui qui, de par son jaillissement, a le pouvoir de suspendre le temps. Certaines œuvres que l'on pourrait considérer demeurées à l'état d'ébauche si l'on n'y prenait garde révèlent en fait ce que peut la main quand, après avoir longtemps cherché, elle connaît cet état de grâce qui lui insuffle le geste unique qui s'impose d'évidence. Il s'agit là d'un miracle. Les thèmes traités par Etienne LODEHO ont tous à voir avec ce geste tellement puissant qu'il exclut tout bavardage. Sur la scène de son théâtre se meuvent des personnages aériens, en quasi apesanteur, qui nous entraînent dans un univers onirique. Peu importe l'histoire, nous sommes prêts à les suivre pour devenir aussi légers qu'eux, peut-être. Leur mouvement traduit à lui seul la magie du spectacle, source renouvelée d'émerveillement.

Il arrive aussi que l'artiste, loin des feux de la rampe, nous livre au travers du déplacement en rollers, un nouveau chapitre de son œuvre. On est saisi, dès l'abord, par la construction des toiles. Dans l'atelier, elles ne laissent au visiteur aucune échappatoire, elles le happent et le laissent se perdre avant de consentir à se livrer. C'est alors que l'on peut être pris de vertige. Lancé à grande vitesse, le patineur des temps modernes semble défier les lois de l'équilibre, ses pieds frappent le sol pour mieux s'en détacher, pour s'envoler en quelque sorte, vieux rêve de l'homme qui voudrait échapper à sa condition. Le mouvement ici se fait plus frénétique, on est loin des comédiens sublimés mais on suit le peintre avec le même bonheur : lui qui s'interroge, encore et toujours, sur la mission de l'art y apporte sa réponse : il dépasse, par son talent, les contingences matérielles et notre vie s'en trouve transcendée. N'est-ce pas là l'essentiel ? (07/05/2013)

Marie-Noëlle DEVERRE n'a pas vécu l'horreur de la deuxième Guerre mondiale, elle a le privilège de ceux qui, de cette période barbare, n'ont recueilli que des fragments livrés par le cinéma, la littérature ou les récits de survivants. La fureur ne lui est parvenue qu'assourdie par le temps. Elle vivait tranquille en quelque sorte. Et puis un jour elle a dû relever le défi de témoigner à son tour, elle qui savait si peu. Alors elle est allée à la rencontre de ceux dont la jeunesse fut brisée par cette terrible bataille qui fit de la vallée de la Dives un champ de ruines. Elle les a écoutés avec humilité et, dans la solitude de son atelier a recréé sa propre vision de la tragédie.

Au travers de l'installation et des gravures qu'elle nous livre, l'artiste nous parle d'enfance fracassée et indirectement de mères éplorées. Il y a dans ses chars tout en volutes de fer forgé le souvenir des lits où les petits s'endorment dans l'insouciance du lendemain. Ces machines de guerre devenues par la grâce de la création des refuges pour le rêve nous rappellent pourtant qu'au dessus des berceaux planait la mort ; habillage de tulle noir, brodé de laine rouge qui évoque le deuil et le sang, celui qui coule dans les veines mais aussi celui que l'on répand sur la terre.

Tout au long de l'été, la végétation peu à peu envahira les chars comme pour apaiser définitivement notre cœur.

La guerre comme un jeu d'enfant, c'est le regard que nous invite à porter Marie-Noëlle Deverre sur ses gravures. Bonshommes au visage rond et enjoué, tout droit sortis des boîtes déposées au pied du sapin de Noël et qui peuvent endosser tous les rôles des humains, y compris celui de combattant. L'émotion naît ici de la distorsion entre l'innocence du personnage et la violence des faits. Le discours de l'artiste, subtile et délicat, ne donne pas à voir l'horreur. Il la suggère. «Jouer au petit soldat» prend ici tout son sens et on pense forcément à tous les enfants de par le monde qui, enrôlés dans des conflits ethniques, tuent.

Le plaidoyer de l'artiste en faveur des enfants est celui d'une femme qui a mis tout son talent au service des «sans voix» de l'histoire. Elle nous invite, sans tapage, à la rejoindre sur le chemin de la compassion. (2012)

Lorsqu'on regarde avec attention le travail photographique de Patrick Moreau, on ne peut que se laisser ravir, au sens littéral du terme, c'est à dire emporter de force dans un voyage initiatique. L'homme s'est engagé sur un chemin tout entier placé sur le signe de l'eau, principe de vie. De la source à l'estuaire, c'est à dire de l'origine à la fin, en une quête qui est, en fait, celle de notre condition, il interroge les formes offertes par la nature, celles que notre œil perçoit mais que notre imagination peut transformer tout à son gré pour découvrir d'improbables territoires encore vierges de toute colonisation, véritables mirages qui demeureront inviolés dans un clair obscur porteur de tous les romantismes. Étrangement, l'artiste se livre à une démarche proche de celle du peintre qui, au fil du temps, épure pour ne garder que l'essentiel : nénuphars devenus simples traces, éclairés d'une lumière quasi surnaturelle impossible à capturer. Nous devenons, malgré nous, de ces "wanderer" infatigables marchant vers un absolu qu'ils n'atteindront jamais mais dont ils saisiront parfois quelques parcelles en surprenant le frémissement de l'onde et son murmure peuplé d'histoires et de créatures qui ont, depuis l'enfance, accompagné nos rêves. *(juin 2014)*

Lorsqu'on fréquente la vision photographique de Fred Desmots, la nostalgie ne tarde pas à s'emparer de votre âme. Si les scènes du quotidien sont sa source d'inspiration, elles s'éloignent bien vite d'une réalité toute matérielle pour accéder à un univers onirique. Ses portraits, en noir et blanc, bougés et soumis à l'intervention de l'artiste, ont le parfum d'un temps aujourd'hui révolu. Nombre d'entre eux semblent s'effacer sous nos yeux, ne laissant de leur visage ou de leur corps qu'une trace parfois énigmatique, parfois romantique qui nous murmure que le sablier continue de mesurer le temps qui nous est compté. La plage elle-même devient un lieu mythique entrevu au cinéma, un lieu de contemplation devant l'immensité de l'Océan, un paradis perdu comme le sont aussi ces maisons refermées sur l'histoire de ceux qui y vécurent. On n'y entend aucune voix et personne ne nous accueille. Il faut venir là pour lire Modiano, "Villa triste" sans doute, et se perdre dans une rêverie où se confondent les images d'êtres aimés, aujourd'hui absents, et le jardin abandonné. (*La Ferté-Macé-mars 2013*)

Les visages de Jean-Christophe FISCHER peuplent des ténèbres dont on sait, dès l'abord, qu'elles n'auront pas de fin. Le mot revêt ici le sens que nous lui attribuons le plus communément, celui qui traduit un milieu matériel facile à appréhender mais il est aussi, et surtout, porteur d'une signification spirituelle, tragique celle-là, et qui évoque inévitablement l'enfer et le règne du mal. Du fond de leur nuit, des êtres aux yeux agrandis par l'horreur nous interrogent. Il y a les scarifiés qui convoquent à un rituel magique forcément effrayant, on songe à des sacrifices humains et aux leçons d'histoire qui nous apprenaient que, depuis ces temps barbares, la civilisation avait accompli son œuvre. Nous n'en sommes plus si sûrs aujourd'hui. Lorsqu'ils arborent un air respectable, vêtus comme l'exige la représentation sociale, les hommes de FISCHER n'en continuent pas moins de hurler leurs peurs. La couleur rouge marbre leur peau et teint leur cravate devenue, de distinction insigne, attribut de martyr. Ils sont nos alter ego, à jamais meurtris, âme et chair confondues que le peintre emprisonne parfois dans des miroirs déformants en un troupeau halluciné d'où l'animalité n'est pas absente, une animalité qui pourrait bien être une sorte d'évolution inversée. Le danger guette, il fera de nous des mutants si nous persévérons dans notre aveuglement. Le peintre nous met en garde contre la faillite de notre humanité, il nous parle de nos fragilités et nos fêlures, pas pour que nous courbions l'échine sous le poids de la fatalité mais pour nous rendre plus forts. Au départ d'une peinture qu'il improvise règne le souci constant de la lumière, c'est à partir d'elle que l'œuvre naît et c'est elle qui traverse les visages. Elle est porteuse d'un espoir qu'il nous faut saisir avant qu'il ne soit trop tard. Nous ferons nôtre ce message que l'artiste délivre avec la force d'un talent qui suffit à convaincre et témoigne du rôle de l'art dans la lutte contre la barbarie.

Consentir à découvrir l'œuvre de Gaspard SCHLUM c'est accepter de se laisser entraîner au pays des cités aux buildings inhospitaliers où la solitude et la peur habitent les êtres, où l'on est étreint par le pressentiment d'une menace imminente. Regardez l'homme qui attend sa pitance au comptoir d'un quelconque succédané de restaurant, il a l'air résigné de ceux que toute espérance a quitté. Peut-être ne lui servira-t-on jamais à manger, il restera là quand même, prisonnier d'une paradoxale vacuité. De ce temps arrêté sourd l'angoisse, on est loin du romantisme et de son rêve d'instant éternels, ici on entend le hurlement d'une sirène annonciatrice de la catastrophe et les hommes fuient, valise à la main ou pris au dépourvu, ils courent vers un improbable refuge et, au milieu de la rue, un chien assis assiste à leur déroute. S'interroge-t-il ou, en son animale sagesse, a-t-il compris qu'on luttait toujours en vain contre le destin ? Bientôt les flots déferleront sur la ville, noieront tout sur leur passage, ils s'engouffreront dans les immeubles pour faire table rase de la moindre parcelle de vie. L'engloutissement hante le travail de Gaspard SCHLUM, mais sous son pinceau ce n'est pas à l'un de ces, pourtant, dramatiques tsunamis retransmis en boucle par des images télévisées trop vite oubliées que nous assistons, mais bien plutôt à un évènement allégorique qui n'est pas sans évoquer la cité légendaire d'Ys, cette Atlantide bretonne submergée pour avoir abrité Dahut, la princesse pécheresse. Pour quelles fautes commises les métropoles déshumanisées du peintre sont-elles punies ? Perdue dans la tempête, une barque se laisse porter, à son bord des silhouettes contemplant le désastre. Où accosteront-elles ? Me revient en mémoire ce vers de Dante au chant III de son « Enfer » * « Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate »

Comme le poète italien, Gaspard SCHLUM nous invite à une aventure intellectuelle et spirituelle au terme de laquelle nous trouverons, peut-être la rédemption.

« Vous qui entrez, laissez toute espérance

Ma première rencontre avec Rolf LUKASCHEWSKI eut lieu au travers d'une revue d'art. Aujourd'hui encore, je garde le souvenir d'un portrait d'homme aux yeux chargés de couleurs vives qui m'avait terrorisée; les yeux surtout, dissemblables, l'un émeraude diabolique, l'autre marron jetant des lueurs infernales, et l'oreille verte, unique, immense, à l'écoute d'une histoire sordide. De ces êtres outrés, j'en avais rencontrés quand, très jeune, l'expressionnisme allemand s'était offert à mon regard insoucieux du monde et des vices. Face à cette peinture là, je n'avais alors eu qu'un pressentiment que le métier de vivre, qu'il nous faut bien exercer, confirmerait par la suite. Lorsque je découvris LUKASCHEWSKI, l'innocence m'avait quittée, c'est sans doute pour cela que le choc fut si violent : je savais que l'artiste faisait éclater la terrible vérité de nos petites mesquineries et de nos grands maux, de notre vie, « cirque » où les acteurs ratent trop souvent leur numéro. Et puis le temps passa avant que mon chemin ne croise celui du peintre à un moment de notre Histoire où renaissent les vieilles tentations de tous les fascismes. J'ai alors découvert ensemble l'homme et le créateur, tous deux écorchés vifs par le Mal absolu, celui qui bafoue l'homme au point de vouloir l'exterminer. « Ils sont toujours là... » nous crie LUKASCHEWSKI pour qu'en un sursaut extraordinaire, notre vigilance redouble et pour qu'ensemble, libérés de l'horreur, nous offrions au futur ce qui sommeille de meilleur en nous. C'est ainsi que j'ai reçu le message, c'est ainsi que je vous le livre, certaine que tous les hommes de bonne volonté résisteront au chant des Sirènes.